

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 87. VOL. IV. — SAMEDI 26 OCTOBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Inauguration de l'Église Saint-Vincent-de-Paul. — **Chronique Musicale.** — **Courrier de Paris.** Le premier Feu de la saison; Préparatifs de la Course à Chantilly; Sa Majesté Louis-Philippe et Horace Vernet. — **Théâtres.** Le Hâtel des Géneses-Tiles dans la Corde de Pendu; la Dernière scène de Mousigneur. — **Les Taillemans;** Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. (S II.) — **Les Promenades de Paris.** II. Le Luxembourg. Le Luxembourg à vol d'oiseau, par Champin. **Sept Gravures par Bertoli et Dumier.** — **Un Voyage à la Recherche du Guano.** — **Des Allées dans nos Hôpitaux.** Porte de Brest; la Maison des Fous, d'après Kaulbach; le Grand Puits de Bièvre; Cours et Cellules de 1829; Atelier de travail des Aïnés; Ferme Sainte-Anne. — **Bulletin Bibliographique.** — **Annales.** — **Les Petites Misères de la Chasse et du Bain aux environs d'Alger;** Curiosités par Cham. — **Inauguration de la statue de Danton d'Orville.** — **Curespoudance.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

Point d'événements intérieurs à enregistrer, et, bien probablement, cette disette régnera jusqu'à la réunion des chambres. La session est un temps de surexcitation qui demande qu'on s'y prépare, et le pouvoir comme les partis se reposent, se recueillent, refont leurs forces avant d'entrer dans cette ère de luttes et de combats.

En attendant que l'ouverture des chambres soit l'événement d'une des dernières semaines de décembre, la consécration de Saint-Vincent-de-Paul a été pour Paris la solennité de la semaine qui s'achève. Lundi dernier, dès sept heures du matin, on voyait se presser aux portes de l'église une foule compacte munie de billets qui assignaient ce rendez-vous cruellement matinal, mais qui, pour faire sentir tout leur bonheur aux élus, les prévenaient que les fidèles ne seraient reçus qu'à onze heures. Beaucoup d'élus, malgré leurs billets, ont été traités comme de pauvres diables de fideles, et de sept heures on les a ajournés à onze. Le temps paraît long quand on attend!!! quatre heures!!! sur la place Lafayette, par le vent d'hiver qui soufflait lundi!!! Enfilés les portes ont été ouvertes, et le clergé qui s'était réuni dans le presbytère, puis s'était rendu processionnellement dans le nouveau temple chrétien, conduit par M. l'archevêque de Paris, après avoir procédé à la cérémonie de la consécration, a concouru à la pompe de l'office divin, célébré en présence du préfet de la Seine, du maire de l'arrondissement et d'une foule considérable, pour laquelle s'étaient enfin ouvertes les portes de ce beau monument que nous avons déjà décrit.

S'il ne s'est rien fait cette semaine, il s'est dit du moins que l'ordonnance de réorganisation de l'école polytechnique allait enfin paraître; qu'aucune exclusion ne serait prononcée, et que tous les licenciés, sergents-majors comme élèves non gradés, iraient reprendre la place et les travaux auxquels une ordonnance ad irato les avait enlevés. C'est là une bonne nouvelle, bonne pour les familles, bonne pour le pays, qui d'écouter à la rue Vanneau son non pour lui restituer le nom de M. de M... Les ennemis du ministère, et il doit lui être difficile d'y dissimuler qu'il en a, les ennemis du ministère.



(Inauguration de l'église Saint-Vincent-de-Paul, le lundi 21 octobre 1844.)

de changer l'uniforme de l'école? Ce qui est les Ecclésiastiques licenciés portaient était dans les souvenirs du peuple. Il nous semblerait aussi peu adroit de lui en substituer un autre que d'ôter à la rue Vanneau son non pour lui restituer le nom de M. de M... Les ennemis du ministère, et il doit lui être difficile d'y dissimuler qu'il en a, les ennemis du ministère.

no manquement pas de dire qu'on n'a licencié l'école que pour pouvoir la faire changer d'habit, et que la commission de réorganisation avait pu n'être composée que de faillibles.

Parmi les bruits exorbitants, n'oublions pas celui d'un complément d'amnistie générale, dont le mariage prochain de M. le duc d'Anjalme avec une princesse de Naples fournirait l'occasion. Ce qui semble confirmer cette nouvelle, c'est qu'on lui avait annoncé en Angleterre, qu'il allait prendre en considération la situation des réfugiés politiques français dans la Grande-Bretagne. L'ajournement de cette mesure paternelle a dû avoir eu lieu à l'annonce d'une mesure générale qui non-seulement ouvrirait nos frontières et nos ports aux fugitifs, mais abaisserait aussi les ponts-levis de nos citadelles pour le prince Louis-Napoléon, pour les hommes comme le général Montholon, que la magie d'un nom glorieux et clair a pu entraîner, pour ceux aussi que des rêves de liberté ont fait s'exposer aux sévérités de la loi.

Des promotions viennent d'être faites dans la marine. Elles étaient bien acquises à notre armée navale après ses services à Tanger et à Mogador. Mais est-ce par oubli, est-ce par division méthodique, que les services de Taïti n'ont pas reçu leur récompense dans la même ordonnance? On nous donne contre-amiraux hors tour et hors cadre, pour les bombardements et le débarquement de la côte d'Afrique; il est impossible qu'on songe un instant à ne pas leur compter du moins le dévouement, de la bravoure, de l'énergie des Français qui combattent dans l'Océanie, et qui ont eu part à ce combat de Malahem, dans les sentiers des montagnes, si peu nombreux, plus arides, plus étroits, plus dangereux que les bords de l'Isère, non l'ont été du sang de ses glorieux vainqueurs. On ne fera pas de duc de Taïti, et nous n'en ferons un reproche à personne; mais on se montrera juste et reconnaissant envers tout le monde. Toute autre conduite pourrait aggraver à M. Pritchard et à sa nation, mais ne saurait avoir l'assentiment du pays.

La magistrature a en aussi ses mutations et son avancement. Des considérations prises en dehors des droits de l'ancienneté passent pour avoir déterminé quelques-unes de ces mesures. Ainsi, un procureur général qui avait eu le malheur, dans son discours d'installation, de confondre à Caen la gloire du lieu, Malherbe, avec M. de Malherbes, dont il avait entrepris l'éloge, et de s'écrier avec enthousiasme : *Enfin Malherbes c'est!* ce procureur général vient de se voir transférer au siège de Bourges. — La Cour royale de Paris s'est recrutée d'un magistrat de province dont le frère s'assit au centre à la chambre des députés, et dont le surnom avait été l'extension de mont Blanc avant M. Bravais, Martet et Le Faucher. — Les listes électorales des départements de la Seine, pour 1854, viennent d'être affichées. Elles présentent un total de 20,501 électeurs censitaires, 2,865 électeurs départementaux, 418 jurés non-électeurs. En 1853, le nombre des électeurs censitaires était de 20,559; c'est une diminution de 58 électeurs. Le nombre des électeurs avait été constamment en s'élevant depuis 1851; on en comptait alors 15,997 seulement. C'est le premier temps d'arrêt qui ait été marqué. Il faut l'attribuer à la nouvelle loi sur les patentes, qui, en affaiblissant ou en allégeant certaines professions libérales, a fait disparaître de la liste bon nombre d'électeurs qui n'étaient pas à coup sûr les moins éclairés.

Notre traité de paix avec l'empereur du Maroc a été publié à Fès au son des tambours et des trompettes, et avec toute la pompe et toutes les formalités que les Arabes emploient en pareille occasion. Des lettres d'Algésiras disent que la population de Fès avait accueilli cette publication avec le plus grande joie, en faisant retentir l'air des cris de : *Vive la France! Vive le Maroc!* Elle paraissait trouver les conditions du traité magnifiques pour l'empire, et sans doute pas chères.

Il y a arrivé à Bordeaux des nouvelles du Sénégal annonçant qu'après cinq ans d'hostilités, la paix était conclue avec le roi de Fouta. M. le chef de bataillon Guille est arrivé porteur du traité conclu avec l'Alouai, et que les divers chefs, même les plus hostiles, avaient signé. M. Thomas, gouverneur par intérim, prenait en conséquence les mesures nécessaires pour assurer la traite de la gomme. Il paraît que le traité, par sa disposition très-essentielle, épargnera à l'avenir les contestations interminables qui portaient un si grave préjudice aux embarcations destinées à la traite des produits du haut du fleuve. Le bâtiment de guerre protégeant et faisant la police du convoi serait en effet seul chargé de régler et de solder les coutumes à Sildé.

Nous avons déjà eu à rapporter les atroces exécutions auxquelles des sous-lieutenants de Santa-Anna, le général Anquidia, a fait procéder à Tabasco, sans aucune forme légale, contre trente-neuf naufrageurs, parmi lesquels se trouvaient seize Français. Nous avons dit que le représentant de la France à Mexico avait immédiatement cherché à intervenir auprès du gouvernement de cette république en faveur de nos malheureux compatriotes. Une feuille américaine nous a apporté les lettres échangées entre M. Alley de Gyrex et les ministres de Santa-Anna. De ces lettres, il résulte que ces seize Français ont été massacrés sans aucun jugement préalable, comme complices du prétendant Soutinana; qu'ils étaient innocents, et avaient été engagés par Soutinana pour travailler sur des possessions qu'il prétendait avoir, que des individus qui se sont avoués coupables ont déposé de l'innocence de ceux qui expièrent de cette innocence pour n'être point condamnés; qu'on a refusé de recevoir par écrit les témoignages des premiers et la déclaration des derniers, qu'un jeune Français de dix-sept ans, méconnu, a fait remettre à notre ministre l'adresse de son père, qu'il a écrit avec de marcher à la mort, en priant la légation de faire savoir à cet infortuné vieillard que son fils n'aurait innocent, qu'il avait contracté un engagement avec Soutinana pour aller exercer sa profession sur l'habitation de ce dernier, et qu'on n'avait pas voulu reconnaître son innocence; que tous ces malheureux ont été pris sans armes; que Soutinana seul était armé, qu'il seul coup de feu a été tiré, et

que c'est Soutinana qui l'a tiré. Tels sont, à peu près les termes d'une note adressée, le 24 juillet, par M. Alley de Gyrex, à M. Monasterio, ministre plénipotentiaire de la république mexicaine. En 1853, deux Français avaient été fusillés sur les côtes de Mexico; pour châtier les auteurs de ce forfait. Que fera-t-on aujourd'hui qui ne démontre vengeance est réclamée par le sang de seize victimes françaises? — Au reste, l'*Abelle de la Nouvelle-Orléans* annonce qu'un nouveau et sanglant grief est encore venu s'ajouter aux griefs précédents. Un attentat horrible a été commis sur la personne d'un natel français, à Mazatlan, et l'on ajoute, dit la feuille américaine sans donner autrement de détails, que l'affaire a été portée à la connaissance du gouvernement français par l'intermédiaire de son ministre à Mexico. La dépêche, dit-elle enfin, est partie par le dernier paquebot.

Pour donner le temps à sa maison de remettre Windsor en ordre, après la réception du roi des Français, la reine Victoria, avec le prince Albert, est allée reprendre l'île de Wight la vie pastorale, l'existence bucolique qu'ils avaient menée peu auparavant en Ecosse. Ils ne quitteront cette autre scène traitée que pour venir inaugurer la nouvelle Bourse de Londres. — L'éloignement de la reine du siège de son gouvernement n'empêchera pas le ministre d'opposer l'œuvre d'extension de paix, et toujours qu'il semble opposer à notre système de paix. — Les Anglais, dit le *National d'Ouest*, viennent de s'emparer de la pointe nord de l'île du Prince, sur la côte occidentale d'Afrique, appartenant aux Portugais, sous prétexte d'y établir un dépôt de charbon pour leurs paquebots transatlantiques. L'autorisation d'y établir ce dépôt leur avait été refusée par le précédent gouverneur, qu'ils ont eu le talent de faire remplacer. Son successeur a vivement protesté contre l'usurpation anglaise, mais il a été obligé de céder à la loi du plus fort, en réclamant toutefois de la manière la plus énergique auprès de son gouvernement. Voici quel est le but de l'Angleterre en s'emparant violemment de ce point important, car on pense bien que le dépôt de charbon est, comme toujours, un prétexte. On sait que la France vient d'établir un comptoir au Gabon, point essentiellement militaire pour les navires de l'Etat en cas de guerre. L'île du Prince étant située à l'embouchure du Gabon, le but évident des Anglais est de s'assurer d'un poste d'où ils pourraient bloquer nos navires dans le fleuve s'ils venaient faire collision. Ainsi, outre le fait de la violation d'un territoire ami, existe dans l'Angleterre, est fait une honteuse habitude, sa tentative sur l'île du Prince est dirigée contre nous. — D'un autre côté, le nom de l'île de l'Elaboué commençait à être connu, grâce à la découverte qu'on y a faite de Français comme sous le nom de guano. Cette île néanmoins n'appartenait encore à aucune puissance. Il est arrivé que des navires de nations différentes y ont eu entre eux, ce qu'on s'explique facilement, quelques difficultés; aucune autorité n'était là pour les apaiser. L'Angleterre, s'arrogeant la police des mers, est intervenue, et un capitaine de navire anglais vient d'apporter à l'Elaboué un règlement formulé par l'administration anglaise.

— Si l'on en croit certains bruits, l'Angleterre aurait moins de succès en Chine, où les avantages qu'elle pensait avoir obtenus seraient mis à néant par une de ces duplicités dont les diplomates anglais croyaient à tort avoir le monopole. Sir Henry Pottinger, abusé par un interprète infidèle, a apposé sa signature à un traité qu'il avait connu que par une traduction trompeuse. On vient d'y découvrir en Angleterre les différences les plus graves et les plus déplérables. Dans la version soumise à Sir Henry Pottinger, non-seulement le sens de plusieurs articles, mais les termes mêmes, des paragraphes tout entiers ont été supprimés, tandis qu'il s'est trouvé, par conséquent, émis et ont force de loi dans l'original du traité qu'il a signé comme plénipotentiaire. Ces alterations et ces suppressions ont pour effet immédiat de frapper de nullité l'établissement de Hong-Kong et de restreindre non-seulement avant la guerre le commerce de toutes les nations au seul port de Canton.

Une lettre d'O'Connell au comité de l'Association a produit en Angleterre et en Irlande une sensation profonde. Le libérateur y poursuit le système qu'il avait déjà semblé vouloir adopter de s'effacer pour faire place aux nouveaux défenseurs qu'il a conquis à la cause de la nationalité irlandaise. Il témoigne aux protestants la plus entière confiance. On a vu dans ces dispositions et dans ce ton la preuve d'un concert secret entre les whigs et les représentants de l'Irlande pour renverser les tories. On a parlé d'une promesse de constitution fédérale qui serait accordée par un ministère whig en cas de succès.

— Au Canada, le gouvernement anglais et ses anciens adversaires paraissent avoir fait un bien grand quart de conversion. On sait que le gouvernement, sir Charles Metcalfe, avait été abandonné par son parti, et qu'il s'était vu contraint de se retirer pour se rendre à régler de ce qu'il prétendait gouverner. La majorité du parlement provincial donna raison aux ministres démissionnaires, tandis que lord Stanley approuvait la conduite du gouvernement. Ce conflit a rendu très-illégitime pendant quelque temps la formation d'un nouveau ministère dans le Canada. Enfin, sir Charles Metcalfe est parvenu à regagner la confiance de quelques députés opposants, et il a composé une administration dans laquelle figure, entre autres membres, un homme dont l'Angleterre avait mis la tête à prix, M. Papineau. Le parlement provincial a été prorogé jusqu'au 22 octobre. Ces revirements s'expliquent ils par des concessions aux personnes, ou par des satisfactions aux principes? — D'après les dernières nouvelles arrivées à Liverpool, à Baltimore et à New-York, et des incendies; on avait procédé à des arrestations; la justice instruit. — A l'Havane, des nègres et des blancs viennent encore d'être exécutés par suite de la dernière révolte. — Le gouvernement mexicain se dispose à envoyer des troupes dans le Texas, afin de faire les frais de l'expédition, il a imposé de nouvelles taxes sur les objets que l'on consomme. Le Texas, de son côté, invoquera sans doute l'appui des Etats-Unis, et l'Angleterre, en s'emparant du

pays des Mosquitos, aura perdu le droit de s'y opposer.

Il se passe de l'autre côté des Pyrénées un bien curieux spectacle. Le 10 de ce mois, comme nous l'avons déjà raconté, ce fut par un vote à majorité, le ministère Guzman est venue faire l'ouverture des cortès. Le ministère modéré, comme il se dit, qui est aux affaires, a mis dans la bouche de la jeune souveraine un discours qui annonce un bouleversement complet de cette constitution pour laquelle l'innocente Isabelle, son ministère et les chambres successives ont juré de combattre et de mourir. Au même moment, le duc de la Victoire, Espartero, publiant, à l'occasion de cette majorité, aujourd'hui incontestable, une déclaration dans laquelle il croit devoir, comme régent, rendre compte au peuple espagnol de sa conduite. Il proteste de ses sentiments pacifiques, à moins, dit-il, que les institutions que la nation a acquises ne viennent à être mises en péril. — Des réfugiés espagnols, parmi lesquels se trouvait Ameller, ont tenté de franchir la frontière et de rentrer en Espagne. Les autorités françaises les ont empêchés d'accomplir ce dessein. — En attendant la complète réalisation de ses vœux politiques, Marie-Grothie a voulu réaliser légalement une union depuis longtemps ébauchée. On a procédé à la publication puis à la célébration de ses fiançailles, de son mariage avec le duc de Ratibour, plus connu sous le nom de Minooz. Cette union passait pour avoir déjà été sanctionnée par la religion et bénie par le ciel, qui avait accordé lui-même aux époux.

Les cortès portugaises ont été ouvertes le 5 septembre. Une demande d'enquête sur les actes du cabinet avait d'abord été demandée dans la séance du 1^{er} octobre de la chambre haute, à la suite d'un discours du duc de Palmella, qui avait déclaré au ministre qu'il ne pouvait lui continuer son appui et que cela finirait par une révolte. Les ministres n'avaient obtenu le rejet de cette motion formulée par le comte de Lavradi qu'à une majorité de cinq voix; mais des nouvelles du 7 octobre annoncent que le ministère avait remporté de nouvelles et plus décisives victoires sur l'opposition. — Une ordonnance récente de la reine avait ratifié un traité entre le Portugal et la Belgique pour la suppression réciproque du droit d'aubaine. — On venait d'apprendre à Lisbonne que les troupes portugaises d'Ango avaient éprouvé une défaite assez sérieuse. Trois compagnies ont été tuées en pièces dans une rencontre contre les noirs de Quissina, dans un bois où l'on avait fait un piège à ces animaux. On tua deux soldats et vingt-cinq hommes sont blessés, sous le commandement de deux sergents et vingt-cinq autres ont été tués, sous le commandement de deux sergents; cinquante autres ont été blessés, quelques-uns mortellement. On n'avait encore rien tenté pour réparer ce désastre, sur lequel les journaux du gouvernement ont gardé un silence absolu.

Les Montévidéens et les Français de Montévidéo, auxquels il est bien impossible de compter sur l'intervention en leur faveur de la France ou de l'Angleterre, espèrent aujourd'hui celle du Brésil. L'empereur arme, dit-on, quelques vaisseaux et fait embarquer des troupes à Rio-Janeiro, pour la Plata.

Au Pérou, le 17 juin, Elias, préfet de la ville de Lima, a assemblé la garde nationale et les troupes de la garnison sur la place du Palais, et leur communiqua les motifs qui lui faisaient penser qu'il fallait abandonner le directeur Vivanco. La multitude applaudit. Il dit qu'avec leur consentement il exercerait le pouvoir suprême jusqu'à la fin de la guerre civile et la réunion du congrès; il protesta de son dévouement au pays et déclara que son seul but était de réconcilier les parties, afin que la nation put librement faire choix d'un homme digne de la gouverner. Cette allocution fut bien reçue des troupes; et Elias fut nommé chef du gouvernement, par acclamation; il publia ensuite un décret qui lui conférait l'autorité suprême, et il annonça qu'il allait envoyer des commissaires aux commandants des forces belligérantes, les généraux Vivanco, Castillo et Rulino Echobuy, pour leur proposer un arrangement. Les chargés d'affaires anglais, français et américains, après en avoir conféré avec leurs collègues du corps diplomatique, dont les compatriotes sont également liés par les mesures arbitraires prises par les parties combattantes, et le blocus déclaré par chacune d'elles sans motifs bien fondés, avaient donné des ordres aux commandants de leurs stations respectives de faire voie au sud et de notifier aux autorités leur détermination de ne pas reconnaître le blocus des ports le long de la côte. Le nouveau gouvernement, en apprenant cette décision, s'est hâté, par un décret, de révoquer les ports d'Arica et d'Iquique, qui étaient bloqués par les forces de Vivanco.

A Athènes les premières séances des chambres ont fait connaître la force relative des partis. On a discuté le règlement de l'Assemblée nationale. Le parti ministériel voulait que l'on vérifiât publiquement les pouvoirs des députés. Cette proposition a été adoptée par une majorité de cent trois voix contre quatre. Le lendemain les ministériels l'emportèrent également par une majorité de cent une voix contre vingt-trois. Ainsi le cabinet Coletti-Maxas a déjà remporté deux victoires parlementaires. A Corinthe, dans un scrutin électoral, le gouvernement a été également vainqueur, car Mastrocordato n'a en que deux voix, comme précédemment à Athènes. — Le général Grivas est arrivé d'Alexandrie; on lui a épargné une ovation aux frais de laquelle on a fait faire une souscription. Il est sorti de quarante à 6 octobre. Dès le 5, le roi et la reine avaient quitté Athènes pour faire, disent les journaux du gouvernement, un voyage d'agrément dans la Roumélie. Leurs Majestés voyagent à cheval. Elles ne devaient être de retour à Athènes que le 17 ou le 18.

On écrit de Constantinople : « Les dernières lettres de la ville de Bagdad rapportent qu'un dimanche matin, lorsque le consul de France en cette résidence se rendit à l'église catholique avec les employés de sa chancellerie, on le saisit tout à coup par les pieds, les mains et le cou, et on le transporta dans un lieu où il fut enlevé par un chariot vers l'église, où il arriva sans encombre. Mais le soir on le trouva dans un grand nombre d'individus de la populace, et pénétra brusquement avec eux dans l'église. Les chrétiens qui s'y trouvaient réunis voulurent les faire sortir, les musulmans résistèrent, et il s'en-

agea une rixe violente qui n'a été terminée que par l'intervention de la force armée. Il y a eu des blessés de part et d'autre.

On a des nouvelles d'Alexandrie, du 20 septembre. Le seul fait à signaler est l'ordre donné de réintégrer dans les prisons un certain nombre de malfaiteurs que Mehemet-Ali avait fait mettre en liberté, lorsqu'il résigna un moment le pouvoir, il y a quelques semaines. Il a été reconnu que l'extension trop grande donnée à cet acte de clémence pouvait avoir son danger.

Nous lisons dans une lettre de Tabriz, 12 septembre : « Le comte de S. Arices, envoyé extraordinaire du roi des Français à la cour de Téhéran, paraît avoir complètement échoué dans sa mission. Une lettre du comte adressée aux kazaristes d'Ormia n'en leur laisse que peu d'espoir de succès pour leurs réclamations relatives à l'église d'Ormia, qui, après avoir été en possession des catholiques pendant sept ans, a été donnée aux nestoriens par l'ordre du shah. Les nestoriens ont prétendu qu'ils avaient bâti cette église à leurs frais et qu'ils en avaient été dépouillés par l'ancien gouverneur d'Ormia, et ils ont été jusqu'à menacer de massacrer tous les prêtres de l'église d'Ormia. C'est à la suite de cette manifestation que le shah a ordonné aux kazaristes de quitter la Perse.

Des lettres de Tabasco (Mexique), du 5 août, annoncent qu'un ouragan épouvantable a presque détruit Matamoros; les trois quarts des maisons ont été renversées. Au Brazo et à la Boca del Rio, cinq cents personnes ont péri. Deux maisons seulement sont demeurées intactes. — Un accident qui a fait plusieurs victimes est arrivé sur le chemin de fer de Newcastle en Angleterre. Une locomotive lancée à grande vitesse se vante de jeter dans un train, puis, abandonnée par l'ingénieur qui la dirigeait, a parcouru la voie sans guide, brisant tout ce qu'elle rencontrait. Une enquête se poursuit. — Le Rhône, en débordant, vient de causer de nouveaux désastres sur ses rives; mais une fatale imprévoyance a bécassé engloutir d'autres victimes en terre dans ses flots. A cet effet, 4 enfants de la Malerud de Lyon, placés en nourrice en Savoie, avaient été déposés dans une petite barque sur le Rhône, à Charnaz, pour être ramenés en France. Mais ces petits malheureux, séparés de leurs nourrices, ont eu une telle frayeur de l'eau qu'ils, poussant des cris et se mettant tous du même côté de la frêle embarcation, ils l'ont fait chavirer. Les deux hommes qui dirigeaient le bateau, et qui n'avaient pas su prévoir le danger, n'ont pu s'échapper eux-mêmes. Le Rhône a englouti dans ses flots les vingt-huit enfants et les deux bateliers. Tous ont péri!

Les feuilles de Franco annoncent que, le 10 octobre, le prince royal de Prusse, visitant une construction à Hal esberg, a fait une chute et s'est cassé les deux os de l'avant-bras droit, à deux pouces au-dessus du poignet.

M. Houzeau-Morion, député de Reims, ni moins distingué à la Chambre qu'instinctif dans le département qui l'avait nommé, vient de mourir.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Italien annonce peu de nouveautés pour cet hiver. La source de l'inspiration musicale tarit-elle en Italie? M. Mercadante serait-il épuisé? M. Donizetti aurait-il senti, après tant de fatigues, le besoin d'un peu de repos? Les hommes de talent n'auraient-ils point de successeurs, et M. les entrepreneurs italiens en sont-ils réduits à se dire entre eux, comme l'épouse de Barbe-Bleue : *Anne, mi scari Anne, ne vois-tu rien venir?*

Il est permis de le craindre, et les entrepreneurs ultramontains recueilleraient en ce cas ce qu'ils ont semé. L'art est une plante délicate qui ne peut se développer et fleurir si elle n'est cultivée par des mains généreuses, qui se félicitent et se désolent au souffle empesté de la spéculation mercantile; et jamais la spéculation ne s'est montrée aussi peu éclairée, aussi cupide, aussi effrontée qu'elle l'est aujourd'hui en Italie. L'art italien dépérit, il se meurt, il est déjà mort peut-être, et Rossini s'apprête à mener son deuil. Croira-t-on qu'au même *impressario* ne songe à demander une partition à Rossini? Rossini est passé de mode en Italie. Pauvre Italie!

Chez nous du moins il n'en est pas ainsi. C'est toujours le répertoire du grand maître, c'est *Otello*, c'est *Sémiramide*, c'est le *Barbier de Séville* qui attirent la foule au Théâtre-Vendôme, et qui remplissent la caisse de l'honnête directeur. A la reprise du *Barbier*, qui a eu dernièrement, la recette a dépassé onze mille francs. C'est que madame Persanti, c'est que Ronconi et Mario chantent et ne crient jamais. Il y a des chanteurs français qui trouvent que le public a bien mauvais goût.

On croyait que le Théâtre-Italien ouvrirait cette année par *Otello*; on s'y attendait presque. M. Vatel en avait eu d'abord la pensée; puis, après y avoir réfléchi, il s'est écrié, dit-on : « Bah! cela serait de mauvais goût! » Voilà une discréation que l'Académie royale de musique a le droit de trouver quelque peu impertinente.

Richard en Palestine, dont nous avons raconté l'histoire il y a huit jours, ne paraît pas destiné à fournir une longue carrière. M. Adam travaille déjà très-activement à la musique d'un ballet qui doit remplacer cet ouvrage malencontreux. M. Adam est infatigable; c'est le géant de la Fable qui reprend de nouvelles forces chaque fois qu'il touche la terre. Et pourtant il s'effrite d'inventeur M. Adam une minute pour se convaincre que ce n'est pas un géant. Cette fois, M. Adam n'aura pas M. Paul Foucher pour collaborateur. C'est une chance favorable.

Après ce ballet viendra la pièce de résistance de l'Académie royale de musique, celle qui doit défrayer tout l'hiver ou nous entraîner. C'est une tragédie lyrique en cinq actes, on serait exposés, au son des flûtes et des hautbois, à un grand renfort de trombones, les infirmités de Marie Stuart. M. Niedermeyer, l'auteur de *Stradella*, est chargé de mettre des accompagnements sous cette lamentable histoire. Madame

Stoltz remplira le rôle de la *belle reine*, et l'on verra débiter à côté d'elle M. Gardoni, ce jeune frère que M. P. L. L. vient d'envoyer à l'Italie. L'Italie ne se doutait pas qu'il possédait un trésor aussi précieux. Nul n'est ténor en son pays, comme dit l'Evangile.

En attendant M. Gardoni, nous avons vu cette semaine les débuts de M. Latour. C'est un fort beau jeune homme, dont la voix est à la fois très-douce et très-sourde. Il ne crie point, rare et précieuse qualité! Il chante sans effort, et ne fatigue jamais ni lui-même, ni ceux qui l'écoutent. Il *phrasé* agréablement, et dit fort bien les passages qui demandent de la douceur et de la grâce. Ceux qui exigent de l'énergie lui sont moins favorables; il manque d'audace et d'accent; mais il y a pas de raison pour qu'il n'acquiesce pas, avec le temps, ce qui lui manque.

L'Opéra-Comique a repris *Le Sirene*, et s'en trouve bien; mais tout de reprendre la *Sirene*, il nous a fait faire connaissance avec un *Monsieur* dont nous ne pouvons nous dispenser de vous dire quelques mots.

C'est un monsieur de la plus belle espèce, un monsieur rouge et, vous le savez, il en est des *monsieurs* comme des perdrix. Aussi M. de Varcé essaie-t-il vainement de lutter contre lui et de le supplanter dans le cœur de mademoiselle Cécile de Lamoy. M. de Varcé est conseiller du grenier à sel de son endroit, portant habit de velours noir et perjuré contre assez mal poudrée; il est vieux, il est laid, il a qu'une voix chevrotante et hypothétique; n'est-il pas bien avisé d'engager la lutte avec un monsieur rouge qui est jeune, qui a de jolis yeux noirs, une jolie figure, une jolie voix de ténor, en un mot toutes les qualités qui séduisent les vieilles femmes et les jeunes filles?

Il est vrai que M. de Varcé a sur son rival un avantage, c'est de savoir mentir avec un sang-froid impertinable, un regard intrépide et un front d'airain. Il use largement de cet avantage, et se voit presque au moment d'être réus; mais tout à coup la chance tourne, ses mensonges sont découverts, ses perdrix sont déjouées, son compéteur le bat sans pitié, et tel est le malheur de sa position, qu'il est obligé de sourire aux plaisanteries dont il est victime.

Voilà, dites-vous, un bien vieux canevas. J'en conviens; ce n'est pas là un opéra-comique; ce n'est qu'un xaradeville tout pelé, tout ratatiné, qui s'est trompé de route parce qu'il avait oublié ses lunettes, et qui se croyait probablement aux Variétés quand il a frappé à la porte de la salle Favart. M. Crosnier a poliment accueilli le bon vieillard, sans doute par égard pour son âge, et a chargé M. Georges Bousquet de rajuster sa boîte égarée, et de lui faire un habit neuf. M. Bousquet s'est mis à l'œuvre avec ce zèle ardent qui n'appartient qu'à la jeunesse.

M. Bousquet est sorti du Conservatoire, il y a six ans seulement, pour aller en Italie, chargé des lauriers dont l'Institut venait de décorer son front pâle et sa blonde chevelure. Il y a de bonnes qualités dans sa musique, une harmonie correcte, une instrumentation assez habile; il n'y manque que de l'inspiration, malheur qui on ne saurait trop reprocher, et qui est inévitable; il n'y avait rien ni dans les situations, ni dans le dialogue du *Monsieur*, et qui n'inspirent un compositeur.

Courrier de Paris.

Voilà le premier feu de l'année, — je ne devrais pas en dire davantage, laissant mes lecteurs regarder l'aimable gravure ci-jointe, et se mettre d'abord en frais de mémoire ou d'imagination. Il y a huit jours, *l'Illustration*, s'ébêta par les derniers rayons du soleil d'automne, vous donnant poétiquement comme allégorie du mois d'octobre un beau jeune homme sur un scorpion, le verre en main, le front couronné de ramsin, la poitrine tapissée de pampres verts, et tout d'ailleurs du costume décolleté des Olympiens, pour attester, sans doute, la clémence de la saison. Mais déjà le ciel s'est couvert, un vent froid souffle sur nos villes et nos campagnes, et, faisant la les allégories, qui vont s'enligner du corbeau, nous nous savons bien vite au coin du feu, que nous avions délaissé depuis les premières feuilles et les premiers zéphyrs. Alors il s'agit de redresser les chenets, de tirer de la poudre pincettes, pelles et soufflets, de remuer les cendres d'*antan*. Voyez l'aimable famille élargie encore cette année son heureux cercle autour de la cheminée domestique; il faut donner place à une nouvelle bru, à un genre d'hier, que ne connaissons point encore ces bons petits-déjeuners, gémés protecteurs, invisiblement suspendus à la crémaillère; quel plaisir charmant de se tous retrouver ainsi devant l'âtre, qui a rallumé ses flammes, devant le foyer où se consume le bois qui reste encore de l'an passé, souvenir de l'autre hiver, déjà séparé de nous par des mois brillants de fleurs et de verdure, par tous ces jours de soleil, par toutes ces nuits d'étoiles! Nos yeux s'arrêtent sur la flamme renaissante, et notre mémoire mélancolique nous rappelle doucement ces longues veillées, divisées entre le travail et la causerie, ces nuits de décembre, si lugubres au dehors, si chaudes, si paisibles, si riantes au dedans; le feu brille d'une lumière amie; sa lueur nous fait repasser toutes ces heures médiocres et délicieuses où l'on éprouve une nous avons menées, les deux pieds sur les chenets, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, en regardant les étincelles du foyer, les langues de flamme expirantes, et les spirales de fumée, non sans penser à notre jeunesse qui s'évanouit, à nos amis qui s'en vont, à nos tendresses qui se fanent, à nos années qui grisonnent avant nos cheveux, à notre esprit qui se ride avant notre front! D'autres y ont fait des rêves plus heureux; d'autres y ont pleuré tout à fait; d'autres s'y sont enlormés d'un léger sommeil, en dégratant. — Et puis toutes les promesses de l'hiver ne se trouvent-elles pas déjà dans cette première flamme? toutes ses joies, tous ses plaisirs; vous entendez d'ici les grelots du bal masqué, l'ouverture de *Lucia*, et les premières mesures de la polka.

De la polka? qu'a-t-elle dit? quel nom ai-je prononcé? quelle ombre ai-je évoquée? La polka se meurt, la polka est morte; elle a en ce jour des belles choses; dans elle a vécu ce que vivent les danses... Plus son étonnante fortune allait croissant, plus aussi elle était près de finir, et tout à coup nous avons vu polker les ours de la Gaïeté, polker les enfans du Cirque-Olympique et polker mesdemoiselles de chez Mabile. La mode nous l'avait donnée, la mode nous l'a ôtée, que son nom soit bête; voici naître d'ailleurs, pour nous consoler, une légitime, une fille, une nièce de cette défunte polka; déjà s'essaye dans l'ombre la jeune *mazurka*, de M. Cellarius, inventeur hrovoté, ne peut plus suffire, à montrer cette nouvelle danse et surtout une certaine *valse-mazurka*, dont *l'Illustration* vous offrira prochainement la musique. Aussi, rassurez-vous, nos danseurs ne vont pas retomber encore en proie à un classique qu'elle, et les jambes que la polka a mesés. Un dernier, en un si beau branle trouveront dans la *mazurka* de quel flatter leur sentimentilmanie — La *mazurka* est, non pas à quatre temps comme sa devancière, mais à trois seulement, on y glisse sans cesse, on y frôle à la lettre le parquet, en se tenant par la main, danseur et danseuse, et en faisant l'un vers l'autre de petites valse-faces, comme jadis dans la promenade de la fête polka. — Hâtez-vous donc, cher lecteur, de courir chez le divin Cellarius; quelle gloire, songez-y, d'être un des premiers danseurs de la nouvelle gloire! quel cercle autour de vous dans les salons! quel honneur de créer le mot piquant de la saison: je *mazurke*, tu *mazurkes*, etc., et quel plaisir de montrer, à d'aimables personnes comment il faut s'y prendre, pour arriver au point où vous en êtes!... Sans compter que vous vous serez peindre *mazurkant* à la prochaine exposition. — Et puis vous aurez encore, comme l'an passé pour la polka, de très-parlés et très-amiables maîtresses de la nouvelle danse; mesdemoiselles de l'Opéra se tiennent toujours aux ordres de M. Cellarius; et si vous avez envie de *mazurker*, on vous donnera peut-être la main et vous montrera la *grace*, ou la blonde ou la brune, selon que vous préférez Mimé à Brenda.

Puisque j'en suis sur un chapitre de la mode, il faut que je vous donne tout de suite des nouvelles résumées du sport et des courses; je dis résumées, car je n'ose m'étendre sur un sujet aussi difficile et qui demande des connaissances aussi profondément spéciales. — Il est donc fait savoir au monde étonné que M. d'Ecoville (c'est le nom d'un pur sang, ne vous y trompez pas) a gagné le prix d'*arrondissement*, 5,000 fr. — le tour du Champ de Mars en 2 minutes, 21 secondes, — et que l'autre prix, 5,000 fr., a été conquis par *Mustapha*, en 2 minutes, 19 secondes 3/5. — N. B. *Mustapha* battait *Prospero* d'une longueur. Quel malheur, hélas! que je sois si peu initié aux choses et aux mots du turf! — Je le dis à ma honte, — le moindre jockey vous tiendrait là-dessus des propos d'autant plus élégants qu'ils seraient plus incités de termes britanniques; tandis que j'en suis réduit à vous avouer que je ne connais ni M. d'Ecoville, ni *Mustapha*, ni même *Prospero*, et les autres noms de ces victorieux sont ceux de l'après-autre. Décidément, il faut que *l'Illustration* avise à fonder un article sport hebdomadaire, dont elle pourra faire courir dans les grandes occasions l'hippique rédacteur. — Je ne me permettrais donc, à ce sujet chevalin, qu'une seule observation, toute littéraire d'ailleurs; il me s'abêde, — je le dis en tremblant, — il me semble que ces messieurs du club font preuve d'un goût et d'un esprit assez médiocres dans les noms qu'ils appliquent à leurs chevaux; et je ne m'explique pas ce qu'il peut y avoir de piquant à appeler un poulain M. d'Ecoville, Commodore-Napier ou Logomachie. Mais il suffit, — ces messieurs étant les maîtres absolus de la mode, — je scrtais mal venu d'oser aller à l'encontre de leurs caprices ou de leurs inventions; et je les abandonne à leur contentement d'eux-mêmes, pour vous achever le bulletin des courses du Champ-de-Mars.

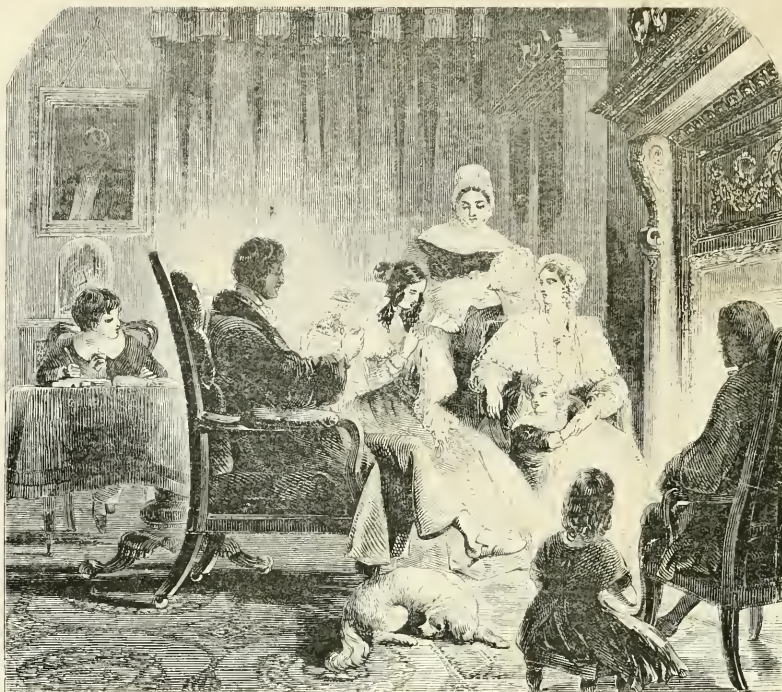
Vendredi dernier, nouvelle lutte entre les purs-sangs; cette fois, il s'agissait du prix principal de 5,000 fr. et du prix royal. C'est encore ce fameux M. d'Ecoville qui a remporté la première victoire, au grand deuil de *Baccharde*, de *Solo*, et de *Passo*. Quant au prix royal, il a été victorieux par deux fois par Drummer, qui a battu trois excellents concurrents, ses rivaux, — *Enlia*, dimanche, haute lutte pour le grand prix royal, de 14,000 fr., s'il vous plaît, à gagner en deux épreuves; et le même Drummer, déjà nommé, est deux fois arrivé le premier. Ce grand vainqueur appartient à M. de Rothschild, et c'est lui qui, cette année, les honneurs du Champ de Mars.

Souffrez à présent que nous laissons là les courses et chevaux pour vous parler quelque peu des arts, beaucoup plus chers à *l'Illustration*. — Il n'est bruit dans le monde artistique que de tableaux convenus, commencés par d'illustres pinceaux, et déjà en possession d'une gloire anticipée; un Decamps, un Eugène Delacroix, un Scheller, le Robert-Fleury, etc., je n'en dirais pas de vous raconter ce qu'on commence à voir sur ces toiles naissantes. Cependant M. Horace Vermet achève son immense tableau, la *Prise de la Smala*, vingt mètres de long, sur sept ou huit de haut; cette toile gigantesque doit couvrir tout un pan de la nouvelle salle du musée de Versailles, destinée spécialement aux victoires de l'Algérie. Voici une petite anecdote inédite, mais authentique, qui augmentera, je l'espère, l'intérêt que déjà vous portez à la nouvelle peinture de M. Horace Vermet.

Il s'agit d'un vieux soldat, d'un progéniteur de l'empire, concrit à Eylau, et valetier d'acteur dans les grandes campagnes qui suivent. Scrombert n'a point pris encore ses valises; il a voulu mener dans les camps sa longue vieillesse; soldat de l'armée d'Afrique, depuis la conquête. Scrombert a pris part à toutes nos belles journées algériennes; maintes fois son nom a figuré avec honneur sur les ordres du jour, et depuis 1851 il était proposé pour la croix. Dernièrement encore, son vieux cœur du duc d'Angoulême, il se fit remarquer à l'action de la Smala, où il assistait en qualité de maréchal-des-logis de gendarmerie. Mais cette fois encore, par

malheur, il fut oublié; les décorations pleuvaient à côté de lui; pas une ne venait s'attacher sur sa poitrine. Il était réservé à un artiste, à un peintre de faire obtenir enfin au vieux soldat cette faveur si bien acquise, si justement méritée. M. Horace Vernet, l'illustre peintre de l'armée, avait été frappé, lors de son séjour en Afrique, de la belle figure et de la tenue militaire de notre greggari; il transporta donc Schomberl sur sa toile. L'art complaisamment au premier plan, et pour compléter son uniforme, lui peignit une croix d'honneur sur la poitrine, où elle paraissait être tout à fait à sa place.

Avant de partir pour l'Angleterre, Louis-Philippe vint à Versailles visiter l'atelier de M. H. Vernet; S. M. complimenter le peintre sur les belles têtes de soldats qui figurent çà et là dans les groupes du tableau de la Smala; et, deignant le genéralme d'un premier plan, le roi s'écria : « Pour celui-là, c'est un portrait ! — Oui, sire, répondit le peintre; S. M. s'agitait sur son vieux soldat de l'empire, dont le non figure d'aujourd'hui dans l'empire; récemment encore il se fit remarquer lors de la prise de la Smala; je croyais qu'il avait obtenu la croix, sollicitée pour lui depuis longtemps; ce matin même, j'ai eu le chagrin d'apprendre que je devais l'effacer. — Mais moi, reprit le roi, je vous autorise à l'y conserver. »



(Le premier lieu de la saison.)

M. Horace Vernet, ce semble, a bien conquis ses grades par ses belles peintures militaires, et il doit se connaître en braves soldats aussi bien que messieurs de la guerre — Le poète Lemerle se targuait à moins, jadis, de compétence et d'autorité maritime. On se souvient qu'il avait remporté le prix de poésie à l'Académie, par une ode où se trouvaient ce fameux vers que les contemporains appelaient *le vers du siècle* :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Un jour, un de ses amis le rencontra dans les bureaux du ministère de la marine. « Que faites-vous donc ici ? lui demanda-t-il. — Et non vers ? répondit superbement Lemerle. — Soit dit sans aucune allusion maligne au greggari contre M. Horace Vernet, chez qui l'homme est aussi distingué, aussi excellent que l'artiste. »

Il est véhémentement question de ce pauvre troisième théâtre lyrique, dont on parle depuis si longtemps; la décision pour ou contre va être prise dans une des prochaines réunions de la commission des théâtres royaux; espérons. — Voici encore quelques nouvelles intéressantes pour les amis des arts. — Il s'exécute, en ce moment, au palais de la chantre des pairs, des travaux d'importance. Une grande salle sans destination existait au rez-de-chaussée du Luxembourg; M. de Gisors en a fait



(P'ceptifs de la course, à Chantilly.)

une chapelle, et a su en tirer le plus heureux parti en l'appropriant à cette destination nouvelle. De chaque côté de l'autel et au-dessus, M. Abel de Pujol a peint une grande page dont le sujet est tiré de l'Apocalypse. Toutes les peintures de la voûte ont été confiées à M. Vauchelet, qui y a représenté les quatre évangélistes et huit anges tenant chacun un des instruments de la passion. Quatre tableaux de M. Gigoux seront placés dans les arcades qui font face aux croisées. Enfin, un charmant groupe d'anges, sculpté par M. Jaley, fera face à l'autel, et complètera la décoration de cette chapelle, qui promet ainsi d'être fort belle, et dont l'Illustration aura soin de donner les dessins, aussitôt que



Une visite de S. M. Louis Philippe à l'atelier d'Horace Vernet.

le public y aura été admis. Les Tuileries s'embellissent en même temps que le Luxembourg : on restaure d'une manière complète les appartements intérieurs, qui n'avaient reçu que de très-légères réparations après 1850. M. Fontaine (l'architecte auquel l'autre jour nous voulions tant de mal pour l'encombrement des antiques dans le rez-de-chaussée du Louvre) a soumis au roi des plans autrefois adoptés par Napoléon, et, sauf quelques petites modifications, Louis-Philippe a agréé ces anciens plans. On dit que rien n'a été négligé pour embellir le palais et donner plus d'éclat aux réunions auxquelles M. le duc de Nemours présidera cet hiver. Le futur régent recevra périodiquement tous les vendredis.

Théâtres



(Cirque-Olympique. — La Corde de Pendu. — Ballet des Grosses-Têtes.)

CIRQUE-OLYMPIQUE: la Corde de Pendu. — VARIÉTÉS: Monseigneur. — VAUDEVILLE: Deux Filles à marier. — ODÉON: le Bachelier de Ségoie.

Procédons par ordre de date, s'il vous plaît, et payons d'abord nos dettes les plus anciennes. Les miracles du Cirque-Olympique ont cet avantage incontestable sur tous les autres miracles du monde qu'on les peut voir plus d'une fois. Les plus fameux thaumaturges n'ont jamais répétés leurs mêmes prodiges, et les fées les plus puissantes ne savent point donner de la solidité à leurs palais d'escaraboules; mais l'enchantement qui règne chez M. Galois à la science de faire merveille qui dure; tons les soirs, à pareille place, à pareille heure, vous pouvez revoir le même enchantement, et si le public ébahi s'avise de crier bis, la magie qui vient de s'éclipser aura la complaisance de se remontrer à vos regards émerveillés. — Ainsi ne sommes-nous point trop en retard pour vous raconter ce que nous avons vu,



(Théâtre des Variétés: dernière scène de Monseigneur. — Monseigneur, M. Lafont; Le comte de Bressin, M. Lepoutre jeune; Martial, M. Percy; Luluine, madame Bressin; Antoinette, mademoiselle Petrou.)

il y a plus de huit jours déjà, ce que nous avons vu, de nos yeux vu, quoique nous ayons bien envie de n'en pas croire nos yeux.

Le tailleur Pieprune veut marier sa filleule Antoinette au sieur Bonaventure, perruquier-barbier, qu'elle déteste, parce qu'il a le malheur d'être laid, et que d'ailleurs elle aime un gentil trompette de mousquetaires. Antoinette invoque son bon ange gardien Ariel, qui lui promet de protéger ses amours. Voici donc la guerre déclarée entre le mandé époux d'une part et le génit, da l'autre: jugez si la lutte est égale!

La main du barbier s'ensorcelle: s'il rase une pratique, il lui coupe une oreille, par mégarde; s'il veut friser deux de ses clients, il empile si bien leurs cheveux que l'on ne peut plus les débrouiller. Mais ce n'est rien encore: les anguilles lui mordent le nez, et s'allongent comme des aunes de boudin; les Savoyards lui crient à l'enfant ses bas blancs; et, pour comble, il se trouve métamorphosé en un énorme serin, que

avait remis d'une manière si bizarre. Cependant il était tenté d'en essayer l'efficacité. Dans la situation où il se trouvait, il se serait reproché d'avoir méprisé un moyen d'en sortir, quelque peu vraisemblable qu'il parût.

« Cet homme, se dit-il à lui-même, est sans doute en relation d'affaires avec l'hôtelier du Lion-d'Or, et le cachet qu'il m'a délivré est une sorte de mandat à vue, de bon à payer, que l'amburgeiste connaît et porte à son compte. — Après tout, que puis-je risquer? Je suis décidé à quitter la ville; si je suis dupé d'une mystification, je serai le premier à en rire avec l'hôtelier, et tout sera dit; personne ne le saura. »

Décidé par cette dernière réflexion, il prit son léger paquet, et, au lieu de partir, comme il en avait eu d'abord l'intention, il se dirigea vers l'hôtel du Lion-d'Or. C'était une des auberges les mieux tenues de la ville. — Une fois devant la porte, Frédéric ne put se défendre de quelque hésitation, et il fut sur le point de renoncer à son projet; cependant il reprit sa résolution et entra.

« Que demande monsieur? dit un garçon d'un air qui justifiait assez l'extérieur plus que modeste de Frédéric.

— Je voudrais parler à l'hôte, répondit le jeune homme avec un froncement de sourcil.

— Il est occupé, répartit le garçon en jetant un regard sur le minime paquet de l'étudiant. — Si monsieur veut une chambre...

— Je veux parler à l'hôte, réitéra Frédéric du même ton.

— C'est bien, monsieur, c'est bien! Passez par ici, et attendez un moment. »

Un moment après en effet l'hôte entra dans le petit cabinet où Frédéric s'était assis. C'était un homme grand et sec, chauve, dont les petits yeux étaient singulièrement vifs et perçants. En un regard il eut entièrement parcouru Frédéric de la tête aux pieds, et sa physionomie se rembrunit singulièrement.

« Que désirez-vous, mon cher monsieur? dit-il d'un ton qui acheva d'embarrasser Frédéric.

— Monsieur, dit le jeune homme en cherchant à prendre un peu d'assurance, je viens vous demander un logement.

— Très-bien, monsieur... et...

— Pardieu! je dois vous dire sur-le-champ que je vous suis adressé par un monsieur que vous connaissez sans doute, car il m'a dit de vous remettre ceci. »

Il tira en même temps le cachet de sa poche, et le présenta à l'amburgeiste. Celui-ci le prit avec étonnement, l'examina avec soin, le retourna dans tous les sens. — Puis, levant sur Frédéric un regard étonné :

« Mais... je ne comprends pas, monsieur. Que voulez-vous que je fasse de ceci? »

— Bon! pensa le jeune homme; j'ai été mystifié. Tâchons de sortir honorablement de ce mauvais pas. — Ma foi! je n'en sors rien, dit-il en riant; je vous le donne comme il m'a été remis. »

L'hôte jeta sur Frédéric un regard tellement pénétrant que le jeune homme en fut presque déconcerté; et il répondit :

« Vous comprenez que je le sais; moi, encore moins! Quelle est la personne qui vous a dit de me remettre ceci? »

— Je n'en sais rien, continua Frédéric en riant toujours. Je ne connais ce monsieur en aucune façon... et j'avais pensé de vous le commisser suffisamment. Mais je vous que j'ai été dupé d'une mystification plaisanterie. Dans tous les cas, je vous ai demandé pardon. »

En achevant cette phrase il reprit son paquet. L'hôte l'examina avec soin. Peu à peu il sembla que sa physionomie s'éclaircissait, et il se mit à rire aussi, au grand étonnement de Frédéric.

« Après tout, dit-il en serrant le cachet dans ses goussets, c'est assez plaisant, et l'idée est bizarre... Je serais curieux de voir ce que cela deviendra. »

Cette phrase redoubla la surprise de Frédéric, qui regarda l'hôte à son tour.

« Vous me paraissiez un honnête jeune homme, et je serais désolé qu'on se fût amusé à vos dépens.

— Bah! pensa Frédéric.

— Peut-être est-ce le commencement d'une aventure dont le dénouement vous serait avantageux, et je serais fâché de l'interrompre.

— Vraiment! murmura Frédéric, continuant ses réflexions sentimentales.

— Dans tous les cas, si c'est une mystification... eh bien! je ne m'enverrai la partager; voilà tout.

— C'est incroyable! » continua Frédéric, ne sachant absolument que penser.

L'hôte soupira, et un garçon parut.

« Conduisez monsieur à la chambre n° 15, qui est vacante, et instruisez-le des usages de la maison. Monsieur dine à table d'hôte. — Pardieu, monsieur, voulez-vous me dire votre nom? »

— Frédéric, baron de Neuberg.

— Il suffit... conduisez M. le baron! » ajouta l'hôte en faisant signe au valet; puis il fit un salut gracieux à Frédéric, et se retira.

Le jeune étudiant ne recevait pas de sa surprise. Le garçon le conduisit dans une chambre fort commode, déjeunant meublé, et il le mit au fait des usages et des heures de la maison. Frédéric croyait rêver. Aussitôt qu'il fut seul, il se jeta sur un fauteuil, et se mit à réfléchir. — Le résultat de sa méditation fut cette seule exclamation : — C'est incroyable!

Car l'hôte ne connaissait pas l'étranger. Il avait d'abord refusé le cachet comme une plaisanterie, et n'avait cédé que peu à peu à une sorte d'influence occulte dont il ne s'était pas rendu compte à lui-même. Mais comment supposer l'existence d'un talisman semblable? Evidemment, c'était absurde!

Enfin, après avoir fait un ou deux tours dans la chambre, Frédéric s'arrêta au raisonnement suivant : On le talisman était réel, ou il ne l'était pas. Si l'hôte avait subi son pouvoir,

le banquier devait le subir également. Mais s'il échouait sur le banquier, la conséquence naturelle était que l'hôte avait seulement cédé à un mouvement de curiosité singulière. — Il se serait alors fait scrupule d'en profiter plus longtemps, de contracter une dette qu'il ne pourrait payer, et il partirait dès le lendemain. — Par conséquent, il fallait aller sans retard essayer l'influence du talisman sur le banquier.

Il ne se dissimulait pas que cette expérience devenait plus difficile que la première. Il s'agissait de trois cents florins, et d'un homme probablement moins accessible encore que l'hôtelier. Cependant, s'il faut le dire, Frédéric était enhardi par son premier succès, et il se mit en route avec plus de confiance que le premier fois.

Le banquier le reçut d'abord fort bien. C'était un petit homme rond, d'un air gracieux et jovial. Il lui demanda ce qu'il désirait.

« Monsieur, dit Frédéric gravement, je viens toucher chez vous un mandat à vue de trois cents florins. La forme en peut-être assez singulière... mais je pense que vous n'en serez pas surpris. »

Et il lui remit le cachet. La figure du banquier exprima un indicible étonnement; il tourna et retourna le cachet, absolument comme l'amburgeiste.

« Je vous demande pardon, répondit-il enfin en riant; j'en suis excessivement surpris, au contraire. Je n'en ai jamais vu de cette tournure... *Mons conscia reus*, cela est fort beau comme sentence, mais fort peu comme lettre de change... — L'axiome a peut-être cours à l'Université; vous auriez dû présenter ceci au recteur... Pour moi j'en serais fort embarrassé à la Bourse. »

Tout en parlant, le banquier regardait Frédéric, et riait beaucoup. Cette hilarité gagna le jeune homme.

« La personne qui m'a donné ceci, dit enfin Frédéric, m'a cependant assuré que ce cachet valait de l'or en barre. Ma foi, si j'ai inconnu un trompé, que Dieu lui pardonne! Après tout, il ne m'a pas fait grand tort, et vous seul, monsieur, auriez à vous en plaindre; car je vous ai dérangé et fait perdre votre temps... Je vous en demande mille pardons.

— La perte n'est pas grande, mon cher monsieur, dit le banquier avec bonhomie. Je serais beaucoup plus fâché que cette affaire pût vous être désagréable. Vous avez peut-être compté sur cet argent? »

— Ma foi, monsieur, je vous l'avouerai fort ingénument.

— Eh bien, il me semble alors que cela pourrait s'arranger. C'est à M. le baron de Neuberg, n'est-ce pas, que j'ai l'honneur de parler? »

— Oui, monsieur, répondit Frédéric, je sais bien quel peut être le but de cette question.

— Eh bien, je serais flatté, monsieur le baron, que cette circonstance nous permit de mener des relations d'affaires qui pourraient nous être utiles et agréables à tous deux. Votre nom m'est une garantie bien suffisante... D'ailleurs, cette somme est minime... et je n'hésite pas à vous remettre les 500 florins dont il s'agit. »

Frédéric ne répondit rien. Le banquier ouvrit sa caisse, compta les 500 florins, les lui remit avec beaucoup de politesse et de gaieté; puis le reconduisit à la porte de son cabinet en le saluant d'un air aimable.

Frédéric, descendu dans la rue, marchait comme un homme à peine éveillé. Il s'arrêta deux ou trois fois pour toucher et peser l'argent qu'il venait de recevoir, afin de s'assurer qu'il n'était pas dupé d'une illusion. Il ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme, et à ces phrases, non plus que à transformer en fauilles de chêne les écus obtenus par magie.

« Eh bien, murmura-t-il tout en marchant, je pourrais expliquer cette aventure si l'hôte et le banquier eussent immédiatement accepté mes cachets. Mon incertitude avait eu un compte ouvert des ces cachets seraient la monnaie hiéroglyphique; au lieu d'être un magicien, ce ne serait qu'un original. Mais non! ils ne reçoivent avec le plus grand étonnement, paraissent fort disposés l'un à se féliciter, l'autre à se moquer de moi... et puis, peu à peu, tout change; leur humeur s'adoucit; ils subissent ce pouvoir invisible, et ils me donnent en souriant ce que je leur demande! C'est incroyable! incroyable! »

Il avait précipité sa marche sous l'empire de ces réflexions, et se trouvait à la porte de son hôtel. Alors il pensa qu'il avait un troisième talisman à éprouver, et pour lui le plus précieux des trois, celui qui devait lui ouvrir la maison du comte de Rosenheim. Il lui était important de s'y présenter avec un extérieur qui prévint en sa faveur. De puis sa visite chez le banquier, il était très-riche. Il en profitait pour se rendre chez un tailleur et un coiffeur, et s'y faire habiller avec une simplicité pleine d'élégance et de goût. Il se regarda sous ce nouveau costume, et se trouva fort bien. Ne pouvant résister davantage à son impatience, il mit la précieuse médaille dans la poche de son gilet, et se dirigea vers l'hôtel du comte.

Son cœur battait avec force lorsqu'il en fut l'entrée. Qu'allait-il faire, bon Dieu! qu'il, il aurait fort dans le pouvoir occulte de cette petite médaille, qu'il ne devait même pas montrer, et il allait s'exposer à être reçu comme un aventurier et un intrigant! Que dira-t-il, si le comte lui demande d'où il vient, ce qu'il veut? — La résolution lui manqua, et il ne put prendre sur lui de franchir le seuil.

« Allons donc! reprit-il cependant; que puis-je risquer? N'ai-je pas déjà réussi deux fois? Et d'ailleurs, quel mal le comte pourrait-il voir dans ma démarche? si le talisman échoue, eh bien, je verrai à payer d'avance et d'esprit, de manière à me présenter tout seul, et faire pardonner ma visite. — En avant! *Andaluz fortuna javal!* » Ce qui, traduit librement, peut signifier, qui ne lassarde rien, n'a rien.

En achevant cette réflexion, il se fit annoncer chez le comte de Rosenheim.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Promenades de Paris.

(30^e article. — Voir t. IV, p. 40.)

LE LUXEMBOURG.

Les amales du Luxembourg débutent comme celles des Tuileries. C'est encore l'histoire d'un nid qui devient une aire. Ce palais, aujourd'hui si vaste qu'il suffit aux états d'un des trois pouvoirs de l'Etat, était, au milieu du seizième siècle, l'hôtel d'un gentilhomme, Robert de Harlay de Saney. Vers 1580, le duc d'Épinay-Luxembourg, convoita cette demeure et l'acheta. Après l'avoir restaurée avec amour, après avoir considérablement agrandi ses dépendances, il se disposait à y vivre de la vie d'un grand seigneur, lorsque Marie de Médicis en voulut faire l'acquisition pour quatre-vingt-dix mille francs. Cette veuve de Henri IV, qui devait peindre des brochantes au Rhin, ne trouva pas que cette résidence fût digne d'abriter sa tête royale. Elle appela son architecte, Jacques de Brosse, comme Catherine de Médicis avait nommé Philibert Delorme, et voulut un château qui lui remit sous les yeux les élégances magnifiques de sa patrie; ce ne savant du palais Pitti, et on éleva le palais du Luxembourg. Voilà comment Paris doit des remerciements à ces infortunées filles de Florence, qui, parmi leurs passions, complétement heureusement celle de la noble architecture.

A qui bon dérouler la liste des princes et des princesses qui possédèrent tour à tour le Luxembourg? Les palais ont, comme les livres, leurs destinées mystérieuses : *Madame sua fata*. Un jour, il eut pour hôtesse cette grande mademoiselle de Montpensier, qui, après avoir eu la chance illustre de s'asseoir sur le trône de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Autriche, finit par donner sa main à un cadet de Gascogne nommé Lauzun; un autre jour il fut habité par une autre fille du sang royal, qui, elle aussi, donna son cœur volage à un simple gentilhomme. En ce temps-là, le Luxembourg fut le théâtre de bien des plaisirs les plus étranges. On y célébra ces patriciennes de nos jours dans le choix du costume. Nous nous contentons d'élever ces scènes tant de fois répétées; nous sommes de ceux qui n'aiment pas à parler des femmes lorsque les historiens indulgents ont trouvé leurs fautes sans excuse.

Ce palais, qui appartenait à Louis XIV avant d'appartenir au régent, ne tarda pas à retomber dans le domaine royal. Louis XVI en devint maître et le donna à son frère, le comte de Provence, qui le quitta une nuit d'été, pour aller attendre à Coblenz le trône constitutionnel que le temps devait lui octroyer en échange d'une chartre. Après son départ, la révolution posa son ogle ensanglanté sur cet héritage des rois; elle en prit possession au nom du peuple souverain. Alors commença pour cet asile des voluptés, pour cette (Mithra de la régence, un régime mou et on grilla ces fœnettes où les duchesses épiaient le passage de leurs amants; on verrouilla ces portes qui s'ouvraient si facilement au souffle de l'amour; on répandit les torches et le silence dans ces lieux où retentissent naguères les chansons aux refrains équivoques, où jillissaient jusqu'aux plafonds les chants des joyeux orgies. On chassa les valets et on manda les géologues.

La carminole de laine noire remplaça les somptueuses livrées. Quand tout fut prêt, on vit venir d'un pas lent et les yeux pensifs les tristes hôtes de ces salons improvisés. — Grands seigneurs, grandes dames, grands artistes, entrez tous! David, dont le pinceau devait un jour illustrer ces murailles, y vint attendre un arrêt de mort à côté de madame de Monchy, cette héroïque épouse d'un maréchal en cheveux blancs.

Quand la terreur se fut éteinte, comme la foudre, dans la sang de Robespierre, survint le directeur, qui s'installa gaiement sur la chaise des guichetiers. On donna de faire aux appartements; on épousa les dorures, on rouvrit les boudoirs de la duchesse de Berry; puis, insouciant d'un formidable passé, on s'élança légèrement sur la trace de messieurs les rois. Les dîners du vicomte de Barras ne valurent-ils pas les petits soupers de Philippe d'Orléans?

Le César des Gaules, Napoléon, illumina un instant ce séjour de sa radieuse présence. Au retour de ses campagnes d'Italie, il y passa quelques nuits tout occupé par les rêves de la gloire; mais il en sortit bientôt pour aller aux Tuileries.

Le sénat conservateur y tint ses séances jusqu'à ce qu'en 1814 on y établit la chambre des pairs, qui y siège aujourd'hui. C'est ainsi que cette vieille demeure de Marie de Médicis s'est restée toute des vicissitudes de la monarchie et qu'elle a pu s'appeler tour à tour palais de la reine douairière, palais d'Orléans, maison d'arrêt, palais du consulat, palais du sénat conservateur, et enfin palais de la chambre des pairs, sans être jamais autre chose aux yeux des Parisiens que le palais du Luxembourg.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces détails historiques. Nous quittons volontiers la grande hôtellerie de Jacques de Brosse pour descendre au jardin de Louvois. Comme madame de Sviigné, nous aimons mieux le faire que la tuelle, et les bossages de ces murailles nous réjouissent beaucoup moins que les bouillottes et les chaudières.

Avant la révolution et comme en dépit des bachelards de la régence, c'était un lieu bien solitaire et bien mélancolique, que ce jardin du Luxembourg. Placé à l'extrémité du boulevard Saint-Germain, il était environné de cloîtres et d'églises. Jetez les yeux sur un plan de Paris à cette époque, et tout autour d'une maison de plaisir vous verrez se dresser, comme la menace du ciel, une foule de bâtiments tristes et mornes avec de vastes enclos aux dessins symétriques. A l'est, sont les Feuillantines, les Ursulines, les Carmélites, les religieuses de Port-Royal, les filles de la Providence et tant d'au-

tres encore; à l'ouest, sont les filles du Calvaire, les filles du Saint-Sacrement, du Précieux sang, de la Nativité de Jésus. Viennent ensuite, çà et là, les monastères d'hommes : les Carmes, les Chartreux, les Bénédictins, les Feuillants, les Capucins, les frères des écoles chrétiennes et le noviciat des jésuites. Au milieu de ce monde voué à la prière s'élevaient comme des surveillants rigides, les tours de Saint-Sulpice, et le dôme du Val-de-Grâce. Puis, à travers cette architecture de la pénitence, on rencontrait l'architecture n'importe comment, quoique plus brillante, des grands seigneurs, les hôtels de Gondé, de Chaulnes, de Siver nais, de La Trémoille, etc. Que de silence, que d'isolement, quelle sinistre odeur de cloître ! Rien que des chants d'oiseaux, des sons de cloches et le roulement lointain du carrosse qui apporte à Dieu les épaves de l'amour : hier la belle Fontanges qui vient mourir à Port-Royal d'une

rien ne l'arrête. Qu'il aille donc en paix sous les ombrages fleuris, cet enfant du dix-neuvième siècle, sous ces jeunes pavia aux grappes roses qui feront un jour la plus délicate

C'est d'abord un parterre garni de fleurs, d'arbustes et de gazons qui se déroule en face du palais, enfermant dans sa partie centrale un bassin octogone, dont les ondes limpides réfléchissent l'œil des maris qui pullulent sur les bords de la Seine. À droite et à gauche, des talus soutiennent les terrasses ombragées qui, à vrai dire, forment la plus grande partie du jardin. Ces talus, plantés de rosiers, et clos par une double balustrade de fer, vont se relier à la grande ligne de l'Observatoire, flanquée elle-même de deux immenses pépinières. Les abords des terrasses sont ornés d'arbustes charmants qui vous envoient leurs haleines embaumées et une pluie de fleurs au moindre vent. Vous retrouvez là le faux ébénier aux grappes d'or, l'épine-rose au doux arôme,



(Les petits enfants.)

allée de la terre, qu'il aille, et que sa pensée lui soit légère ! Mais nous revenons en toute hâte sur nos pas, car nous commençons notre excursion précisément au point où nous

allée de la terre, qu'il aille, et que sa pensée lui soit légère ! Mais nous revenons en toute hâte sur nos pas, car nous commençons notre excursion précisément au point où nous

l'aubépine qui fait souvenir des champs, tout cela fortifié par une arrière-garde de marronniers gigantesques qui, au mois de mai, portent vers les nues, comme des vases parfumés, leurs blanches girandoles.

Le Luxembourg a changé de physionomie. Les clochers se sont ébranlés, les moines ont disparu. Au lieu de ces fleches d'églises qui de tous côtés perceaient la nue, de nombreuses pompes à feu projettent vers le ciel des tourbillons de fumée; là comme ailleurs le siècle a fait invasion... Et cependant l'âme y éprouve encore d'involontaires tristesses, un je ne sais quoi de mélancolique et de morne pèse dans l'air que vous y respirez; on se sent meurt pas, comme aux Tuileries, dans une pleine liberté d'esprit; on se croit poursuivi par les fantômes du passé. Le Val-de-Grâce et Saint-Sulpice sont toujours là qui vous regardent d'un air sévère et qui vous parlent sans cesse, du haut des clochers, avec toutes leurs bouches de bronze.



(Les Écoliers.)

Au reste, les fleurs abondent au Luxembourg; ce ne sont, pendant tout le cours de la belle saison, que reonocules, tulipes, œillets, marguerites et dahlias. La rose y règne sur tous les points. Cette reine, qu'aucune révolution ne détruira, grâce aux sympathies du peuple, y est partout accueillie avec un intelligent respect. On voit que le grand réformateur, à qui appartient l'usufruit de ces plates-bandes, comprend à merveille ses devoirs de président de société d'horticulture. A ce point de vue, il a bien mérité des Parisiens, et il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé... les roses.

Quoi qu'il en soit, ce jardin est vraiment beau. Rien ne manque au charme de cette enceinte tant de fois racontée. Grâce aux conquêtes faites sur les Chartreux et sur quelques propriétaires du voisinage, l'œil se promène à l'aise dans l'espace de 1 107 mètres qui sépare le palais des pairs de l'Ob-

servatoire. Nous retournerons aux alentours du palais, où nous tâcherons de voir tout ce qui est digne d'être raconté.

Mais laissons sur notre gauche coté délaissant parterre, et dirigeons-nous vers la nouvelle orangerie. Nous y chercherons non pas des oranges, ces arbres jaunes, rachitiques et sans grâce que nous poursuivons d'une suite insensée, mais quelque chose de plus curieux mille fois, la démocratie de l'enfance ! Ici plus d'oiseaux-mouches aux ailes diaprées, plus de colibris, mais beaucoup de passereaux, de linottes et de chardonnerets. Ici, plus de toques, plus de bécots, — plus de pourpoints, plus de tuniques, — plus de soies, plus de velours, — la fibrose du soldat-laboureur, le tartan du simple montagnard et l'indienne non garantie; aux pantalons des garçons des trous comme au maniveau de Diogène; aux robes des filles des accros comme à la chemise de Frétilon. La galerie est vide d'ombrelles et de marquises, mais elle regorge de pa-



(Le vieux célibataire.)



(L'étudiant.)



(Les vieux époux.)

servatoire. Sous la république, le promeneur bornait sa course à l'entrée de la belle avenue des marionnettistes, que deux gros lions surveillent d'un air rebatiffé; mais aujourd'hui, plus

La figure du jardin du Luxembourg n'a pas autant de régularité que celle du jardin des Tuileries, mais il est cependant facile de la saisir dans son ensemble.

niers et de cabas antiques. Ohé êtes-vous, Corinthiens, aux figures lavées trois fois le jour, aux cheveux tourmentés par les dents de l'écauille ou lissés par une main noyée dans les

dentelles? On ne rencontre plus ces beaux enfants que nous admirions aux Tuileries, ces fronts hardis, ces fiers regards, ces tailles flexibles, mais déjà hautaines de l'aristocratie. Nous sommes en pleine Bohême, et cependant nous admirons encore. Nous trouvons qu'un visage de cinq ans a son charme quand il est barbouillé; nous ne haïssons pas des che-

veux blonds en broussaille. Ceux de là-bas étaient plus jolis, ceux d'ici sont plus amusants. Sur la rive droite, le sourire était plus moelleux; sur la rive gauche, la grimace est plus drôle. Aux Tuileries; nous trouvions plus de gentillesse; au Luxembourg, nous remarquons plus de franchise. D'ailleurs nous avons tous vu dans les contes moraux ce qu'il en coûte

pour convertir un ramoneur en enfant comme il faut. — Une éponge, un peigne, quelques hardes, et c'est assez. — Pauvres enfants, si vous êtes aussi rudes, aussi hérissés, c'est que vos mères n'ont pas les loisirs qu'on prête à la femelle de l'ours; elles n'ont pu vous lécher tout à leur aise.

Tels qu'ils sont, ces espiegles modèles de Charlet vont et



(Vue générale du Luxembourg à voi d'oiseau.)

viennent avec une amable insouciance. Leurs livres ébats font souvenir des poulaillers qui paissent dans les herbes de la Normandie. Rien ne peut contenir leur *furia francese*, ni la présence de l'invalidé mutilé, ni le regard tendrement répressif de la grand'mère qui, assise sur le banc de l'orangerie, tricote, avec d'énormes lunettes sur le nez, un éternel bas

blen. Vous verrez là dans sa fleur naïve le gamin de Paris à qui l'héroïsme deviendra familier. Déjà il est sensible à l'honneur, il porte avec une dignité aisée la croix d'argent que lui a décerné le chef de la mutuelle ou le bon frère de la doctrine. Laissez grandir ce grossier bouton de fleur, et le fruit qui en sortira aura peut-être, dans son originalité sauvage, la sa-

veur qui enivra la foule. Mais n'anticipons pas sur l'avenir. L'heure présente seule nous appartient, prohibons-en comme ces heureux bambins dont nous avons esquissé le profil. Ici on ne se livre guère aux jeux tranquilles des enfants du monde. On néglige souvent le cerceau, la balle et la corde pour les vives jouissances du saute-mouton et du cheval-fondu. Le



(Les trois âges réunis.)



(La bonne d'enfants)

proverbe inventé par les mères et les conservateurs, « Jeu de mains, jeu de vilain, » subit de fréquentes atteintes. On se tape énormément dans ces lieux consacrés au plaisir, mais notre opinion étant que cela aguerrit le corps et l'esprit, nous ne jeterons aucun blâme sur ce passe-temps. Les écoliers de Lacédémone devaient se battre du matin au soir; ce jeu faisait partie du programme des études.

Outre cette esplanade ouverte à l'enfance, on trouve encore le long de la grande pépinière de l'ouest une avenue encaissée que les indigènes ont appelée la petite Provence du Luxembourg. Celle-ci joint, comme l'autre, d'un climat favorisé, grâce à la muraille qui l'abrite et au plein midi qui l'échauffe, mais elle n'a que cet heureux trait de ressemblance. Autant la Provence du roi Louis-Philippe est bien peignée, autant celle de

M. le duc Decazes est inculte et sauvage. C'est au point qu'un petit garçon laborieux peut, en un jour de juin, y remplir deux fois sa voitire de pierres, et que, dans certains recueils, l'herbe y pourrait monter en graines. Outre ces agréments bien appréciés par les amateurs de la simple nature, cette étroite enceinte joint d'une admirable perspective. Au lieu de la pelouse grillée qui borne l'Eden des Tuileries, les habitués de

monde où souvent il se heurterait encore aux causes premières de sa maladie, il peut rester à Ghêel et continuer de prendre part à cette vie active, à ces travaux qui l'ont guéri et ne peuvent que consolider sa guérison.

L'expérience de ce qu'on faisait hors de France parlait trop haut pour que les médecins éclairés qui dirigeaient alors les hôpitaux d'aliénés ne désirassent pas employer, eux aussi, le travail comme moyen thérapeutique. Mais les difficultés étaient nombreuses, et naissaient principalement de la crainte d'accorder à ces malades trop de liberté. D'ailleurs c'était une chose nouvelle, et c'est toujours à grande peine qu'on parvient à remplacer un

usage ancien par une innovation, quelque bonne qu'elle soit.

En 1825, M. Ferrus, nommé récemment médecin de Bicêtre, entreprit une réforme dont personne mieux que lui ne comprenait l'importance, et qui ne pouvait être mise à exécution que par un homme joignant aux connaissances les plus étendues un esprit actif et énergique. On avait reconnu que, quand on pouvait décider un aliéné à travailler quelques heures au manège du grand puits qui seul alors fournissait de l'eau à Bicêtre, il était plus calme la nuit suivante et retrouvait le sommeil. La faible rétribution qui leur était allouée pour ce travail suffisait à le faire désirer par des gens d'une extrême indigence pour la plupart.



(Entrée de Bicêtre.)



(La maison des Fous, d'après Kaulbach.)

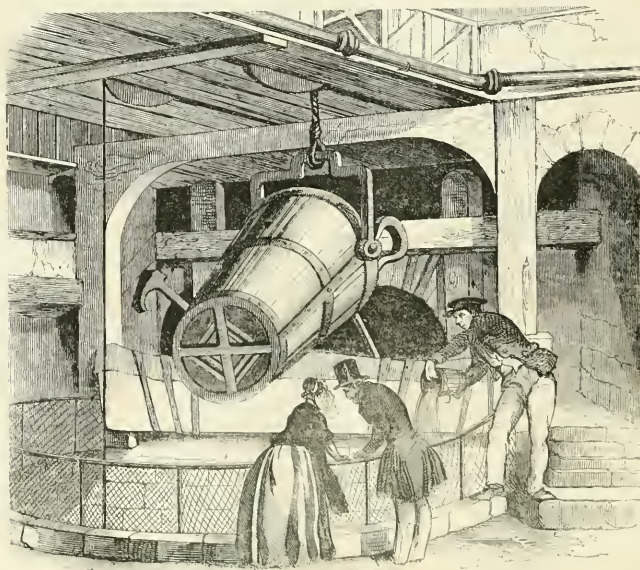
On n'attendait donc que l'occasion de mettre en pratique le grand principe du travail, et l'on cherchait de l'ouvrage aux aliénés, lorsqu'en 1829 l'administration fit commencer les nouvelles constructions de la 5^e division. Des travaux de terrasse très-considérables devaient être exécutés; M. Ferrus proposa d'y employer ses convalescents. Enchantés de se trouver hors de leurs salles et des murs qui les renfermaient, les malades s'empressèrent à l'envi de répondre à l'appel du médecin, et en assez peu de temps ils eurent dévê à eux seuls le terre-plein immense sur lequel repose une partie des bâtiments de la 5^e division. Pendant que les plus robustes travaillaient ainsi leur guérison, tout en épargnant des journées d'ouvriers à l'administration des hospices, d'autres se livraient à un travail moins rude et plus conforme à leurs goûts. Ces derniers cultivaient les fleurs qui ornent dans la belle saison les cours de l'hospice. Souvent aussi le goût du malade lui était adroitement inspiré par le médecin, qui jugeait tel ou tel genre d'occupation plus convenable à tel ou tel individu.

C'est ainsi qu'on éclairait par la physiologie l'empirisme qui dirigeait tout à Ghêel, à

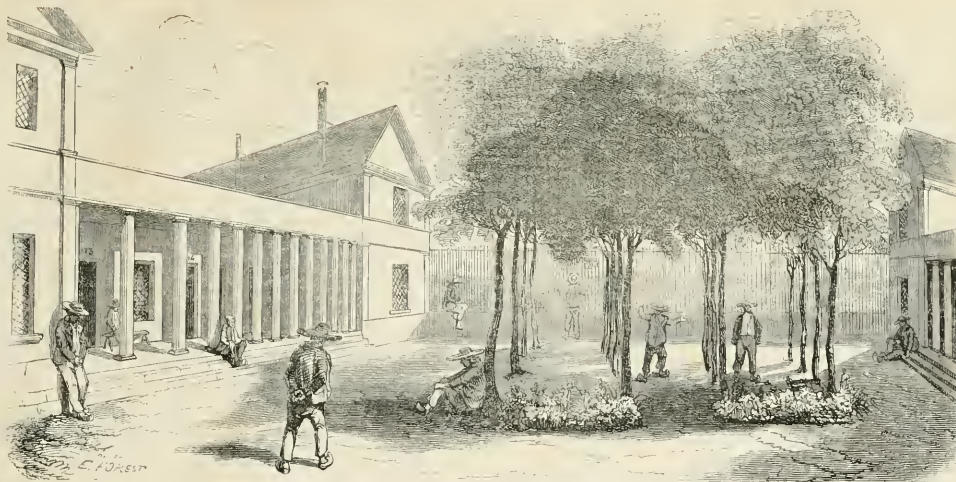
Saragosse, etc., et qu'on dosait l'exercice musculaire comme l'on dose un médicament.

Tout contribuait à améliorer l'état des malades. Les plus gravement atteints, ceux que l'on ne pouvait décider au travail ou que l'on ne jugeait pas prudent d'y envoyer, trouvaient une distraction dans la vue des constructions qui s'élevaient; ils regardaient travailler les ouvriers et paraissaient enchantés de l'idée que ces colonnes, ces galeries, ces bâtiments s'élevaient pour eux et remplaceraient bientôt leurs cellules.

Quand les travaux de terrasse furent terminés à Bicêtre, M. Ferrus obtint de faire labourer à la bêche par ses malades des champs qui avoisinent l'hospice et sont la propriété des hospices. Ainsi se trouva évacuée le ven de Pinel. Cependant, les aliénés étaient devenus des ouvriers si actifs qu'ils manquaient souvent d'ouvrage; d'ailleurs, le nombre de ceux qu'on envoyait au travail croissait chaque jour, et l'administration ne pouvait leur livrer ses terres à cultiver qu'au fur et à mesure de l'expiration des baux. En cherchant avec M. Desportes, administrateur des hôpitaux, s'ils ne trouveraient ni pas, dans le voisinage de Bicêtre, quelque terrain



(Le grand puits, à Bicêtre.)



(Cours et cellules encastrées à Bicêtre en 1820.)

que le conseil pût abandonner aux aliénés, M. Ferrus entendit parler de la ferme Sainte-Anne, et sur les renseignements qu'il obtint à ce sujet, il demanda à l'administration de transformer cette ferme en hôpital pour les aliénés convalescents.

Cette demande fut repoussée d'abord comme devant entraîner trop de dépenses : des sommes considérables avaient été depuis trois ans consacrées à la 5^e division de Bicêtre et à la Salpêtrière; bref, le conseil des hospices ne voulait faire aucune mise de fonds.

Installer un hôpital sans bourse délier, c'était une chose difficile, et cependant le problème fut résolu. Située à trois kilomètres de Bicêtre et près de la barrière de la Sante, la ferme Sainte-Anne était autrefois louée 1,200 francs et avait été exploitée avec plus ou moins de succès par différents locataires. Depuis assez longtemps elle était abandonnée; les terrains qui en dépendaient, bouleversés de toutes parts pour en extraire de la pierre, ne présentaient pas un hectare cultivable. Les bâtiments étaient délabrés, les aménagements intérieurs complètement détruits, les fenêtres et les portes sans châssis ni vantaux; c'était une ruine enfin.

M. Ferrus proposa d'abord de faire niveler le sol par ses malades, et bientôt les terrains de l'enclos d'une contenance d'environ cinq hectares furent rendus à la culture. Dès la première année (1855), cet enclos donna aux hospices un revenu net de 1,900 francs.

Rendu plus hardi par ce résultat, M. Ferrus demanda qu'on logeât ses ouvriers dans les bâtiments de la ferme, et, comme l'administration objectait que ces bâtiments n'étaient pas habitables et qu'il e manquait de fonds pour les réparer, il offrit de les mettre en état de recevoir ses convalescents. On accepta, et, restaurés pour le mieux, nettoyés avec soin, les bâtiments de la ferme Sainte-Anne reçurent leurs nouveaux hôtes qui pouvaient, jusqu'à un certain point, s'y considérer comme chez eux, car tous les travaux de maçonnerie, charpente, menuiserie, serrurerie, couverture, peinture, etc., avaient été exécutés par les aliénés; l'administration n'eut presque pas d'autres frais à faire que la fourniture des outils et des matières premières, et le transport des lits.

M. Ferrus fut soutenu dans ses de-



(Ateliers de travail des aliénés à Bicêtre.)

mandés à cet égard et puissamment appuyé auprès du conseil des hospices par feu M. Desportes, dont le rapport sur les hôpitaux de Bicêtre et la Salpêtrière, publié en 1835, confirme les faits que nous relatons. Nous devons aussi rendre témoignage à la coopération éclairée qu'apporta dans toutes ces améliorations M. Mallon, directeur de Bicêtre, qui, par une sage administration et la sollicitude qu'il met à améliorer chaque jour le sort de ses pauvres pensionnaires, se montre le digne successeur de Pussin, immortalisé par Pinel. Citons encore M. Béguin, surveillant en chef de Sainte-Anne, qui a tant contribué, par ses soins, son activité et ses connaissances en agriculture, à mettre cet établissement dans l'état prospère où il se trouve aujourd'hui; il est juste que des hommes modestes qui font le bien sans éclat et de qui dépend souvent le succès des mesures les plus importantes, aient part à la reconnaissance publique comme ils ont eu part à ces réformes réclamées au nom de la science et de l'humanité.

Pendant la saison où les travaux champêtres sont interrompus, M. Desportes propose, pour occuper les aliénés, de leur faire blanchir les toiles neuves des hospices. L'administration dépensait chaque année 10,000 francs pour le blanchiment de ses toiles. Une blanderie fut installée dans l'enclos de Sainte-Anne, et les près de l'enclos servirent à étendre les toiles; ce travail facile et propre fut accepté par

les aliénés avec plaisir, et l'administration réalisa bientôt un bénéfice annuel de 10,000 fr. Plus tard, on fit nettoyer aux aliénés les vêtements et les couvertures de Bicêtre; ce genre de travail, assez répugnant par sa malpropreté, ne pouvait être approuvé par le médecin, qui savait bien qu'on doit rendre le remède aussi agréable que possible; mais l'administration passa outre, et le nettoyage des effets de Bicêtre a toujours lieu à Sainte-Anne. Nous verrons plus tard que l'administration ne s'est pas arrêtée là dans la transgression des indications médicales.

Outre les convalescents logés à Sainte-Anne, d'autres malades en traitement ou incurables s'y rendaient chaque jour pour y prendre part aux travaux divers. Cette promenade était accordée comme récompense et surtout comme un moyen sûr d'amener chez les malades agités plus de tranquillité. Eu-



(Ferme Sainte-Anne, cultivée par les fous.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait relever des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

ROULETTE et TRENTE-ET-QUARANTE, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.**

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

En Vente chez **J.-J. DUBOCHET et C^o**, rue Richelieu, 60 : — le 22^e volume de la **COLLECTION DES AUTEURS LATINS**, avec la Traduction en français, Publiée sous la direction de **M. NISARD**, Professeur d'Eloquence latine au Collège de France. — Ce volume contient

MACROBE, VARRON (DE LINGUA LATINA), POMPONIUS MELA,

Texte et Traduction en français. — Prix, 15 fr. 50 c. séparément, et 12 fr. aux Souscripteurs à la Collection complète.

LA COLLECTION CONTIEN, EN 27 VOLUMES :

Auteurs publiés :

Ovide, 1 vol.
Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Maximin, Publilius Syrus, 1 vol.
Lucain, Silius Italicus, Claudien, 4 vol.

Stace, Martial, Manilius, Lucilius Junior, Rutilius, Gratius Falguens, Nemesianus, Calpurnius, 1 vol.
Cicéron, 5 vol.
Tacite, 1 vol.
Tit-Live, 2 vol.
Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, Val. Maxime, 1 vol.

Salluste, J. César, Vell. Paternus, Florus, 1 vol.
Sénèque le philosophe, 1 vol.
Petroue, Apulée, Anli-Gelle, 1 vol.
Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol.
Lucrèce, Virgile, Valerius Placcus, 4 vol.
Plaute, Terence, Sénèque le tragique, 1 vol.
Caton, Varron, Columelle, Palladius, 1 vol.

Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol.

A publier et sous presse :

Pline l'Ancien, 2 vol.
Ammien-Marcellin, Jornandès, 1 vol.
Vitrave, Crise, 1 vol.
Choix de prosateurs et de poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^o,
RUE RICHELIEU, 60.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET,
RUE RICHELIEU, 60.

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

PRIN FINE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIENNE, 49.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par M. AMBRIEU DE BRIOUZE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 4 fr. ; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, 1 grand vol. in-8. 15 fr.

DUFFON — HISTOIRE DE SES TRAVAUX D'ART ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au muséum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18 5 fr. 50

FRANKLIN — Grâce à son atelier à l'anglais, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dans la modicité du prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST-PAULS CHURCH YARD, 48. — W. B. SILEY prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées, à des prix très-moindres. Salon de société, café, jantons anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

PALMISTE. — Une nouvelle substance alimentaire, nommée *palmiste*, vient de faire son apparition dans le monde. Produit préparé d'une plante exotique, que l'Égypte ne désigne pas, elle a des qualités qui la rendent fort agréable au goût, et, ce qui vaut encore mieux, très-bonne pour la santé. Son efficacité a été reconnue, après de nombreuses expériences, par des membres éminents de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté de médecine. Elle est excellente pour les irritations et inflammations de l'estomac et des intestins, pour les maux de poitrine, pour les personnes faibles ou convalescentes, et surtout pour les enfants en bas âge, si exposés, pendant la dentition, aux coliques et aux diarrhées. L'engagement de sa valeur, la facilité de sa préparation, la certitude de ses bons effets, la modicité de son prix, assurent le succès du Palmiste.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1781.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs conduisent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, repez 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toutes les espèces de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affirmées, adressées à **M. L. BUNCE**, Office for Patents of Invention, 11, Lincoln Inn Fields, Londres.

Les principaux dépôts à Paris sont chez **CASAMAZO**, passage du Saumon, 65; — **LANGLEAU**, passage Choiseul, 10 et 12; — **SARRAZIN**, rue Saint-Honoré, 117. — Il existe aussi des dépôts dans les principales villes des départements.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

Commission. Exposition 1844. Exportation.

MOTTET JEUNE,

Rue Sainte-Barbe, 18, et boulevard Bonne-Nouvelle, 27.

PARAVERSE

PARAPLUE ANIFUGE

LE SEUL OU L'ON SOIT EXACTEMENT AU MILIEU.

Seul DÉPOT, autorisé par l'Inventeur, chez M. PEILLON, Palais-Royal, 23, Galerie Montpensier.



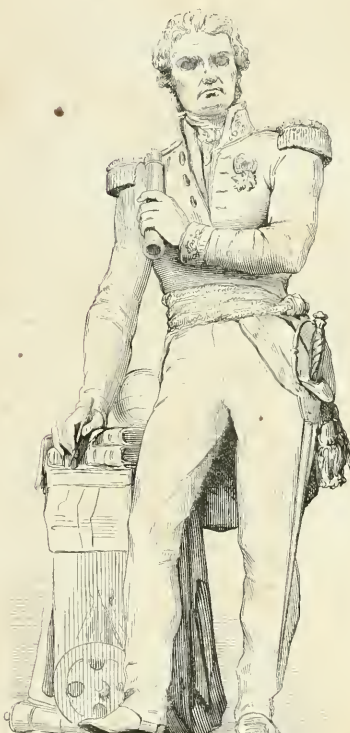


Les petites misères de la Chasse et du Bain, aux environs d'Alger, Caricatures par Cham.

INAUGURATION

DE LA

Statue de Dumont d'Urville.



DUMONT D'URVILLE.

Dumanche, 20 de ce mois, a eu lieu à Condé-sur-Noireau (Calvados) l'inauguration de la statue de l'illustre et infortuné Dumont d'Urville. Cette cérémonie avait été plusieurs fois ajournée, et par suite de ces remises, une *Revue*, qui n'avait pas compté sur la dernière, avait, pour justifier ses prétentions d'être bien informée, donné, il y a quinze jours, une foule de détails sur la fête qui n'avait pas eu lieu. Les autorités locales n'ont pas cru devoir valuer tout à fait leur programme sur le récit imaginaire de ce recueil semi-quotidien.

Cette solennité avait attiré un grand concours de citoyens du canton, du département et des contrées voisines. Des fonctionnaires, des membres de la chambre des députés s'y étaient rendus avec empressement. Elle a eu le caractère que devaient lui conserver et les glorieux souvenirs de la

carrière de celui qui en était l'objet, et la mémoire cruelle de la catastrophe qui l'a prématurément enlevé à la marine, à la science, à son pays.

La statue, due à un artiste auquel nous avons déjà rendu justice, a recueilli dans la patrie de Dumont d'Urville la même unanimité d'éloges que lui avait valu à Paris son exposition publique dans l'atelier du fondeur. Elle nous a paru mériter une place à part dans ce recueil, qui s'associera toujours avec empressement à la reconnaissance des populations envers les hommes qui ont jeté de l'éclat sur leur berceau et servi glorieusement le pays, et nous avons voulu joindre notre faible tribut à celui qu'un ciseau bien inspiré avait payé à l'illustre amiral.

Correspondance.

Nous répondons à la fois à diverses lettres ayant le même objet : les demandes d'abonnement doivent être accompagnées de papier sur Paris à l'ordre de M. Duquesne, ou de mandats sur la poste. Il nous est impossible de faire des traites pour des recouvrements qui n'ont pas assez d'importance et dont les frais seraient sans rapport équitable avec chaque somme à recouvrer.

Nous rappelons également que les abonnements commencent du 1^{er} de chaque mois. Les demandes qui datent du 15 ne peuvent être admises qu'à la condition de remonter au 1^{er} du mois courant ou d'attendre le 1^{er} du mois suivant.

A M. M., à Bruxelles. — On ne reçoit que les lettres affranchies.

A M. L. B., à Cette. — Voici la solution du problème n° 12, telle que l'Illustration devait la donner. Elle diffère un peu de celle de M. J. Dep.; mais le résultat étant le même dans l'une et dans l'autre, nous avons cru pouvoir supprimer celle-ci :

SOLUTION. — Aux noirs à jouer : les blancs doivent faire mat en cinq coups.

NOIRS.		BLANCS.	
1. P G 7 — G 5.	4. ♖ G 8 — F 6.		
2. R H 2 — H 1.	2. ♜ F 6 — G 4.		
3. P H 5 — H 2.	5. ♜ G 4 — E 3.		
4. P G 5 — G 4.	4. ♜ E 5 — F 1.		
5. P G 4 — G 5 +.	5. ♜ F 1 — G 5 : Mat.		

Ce coup n'a été donné que comme question à résoudre, c'est-à-dire le mat en cinq coups. C'est donc un titre d'exercice seulement qu'il a été proposé. La solution n'est pas forcée, puisque, contrairement à l'usage, ce sont les noirs qui commencent. En conséquence, le pari doit être annulé.

Vous avez raison de dire que si, au deuxième coup, le roi ne prenait pas la case de sa tour, la partie serait remise; mais alors que deviendrait le problème du mat en cinq coups?

A M. Le Ch. D., à Hamars. — Voici la solution du problème n° 15 :

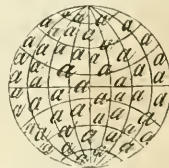
BLANCS.		NOIRS.	
1. ♖ B 4 — C 6 +.	4. ♜ B 7 — C 6 : (2)		
2. ♜ D 1 — D 8 +.	2. ♜ B 8 — B 7.		
5. ♞ C 2 — C 6 +.	5. ♜ B 7 — C 6 :		
4. ♜ B 1 — E 4 +.	4. ♜ C 6 — C 5.		
5. ♜ F 2 — D 5 +.	5. ♜ F 1 — D 5 :		
6. ♜ D 8 — D 5 +.	6. ♜ C 5 — C 6.		
7. ♜ D 5 — D 5 +.	7. ♜ C 6 — C 5.		
8. ♞ B 5 — B 4 +.	8. ♜ C 5 — C 4.		
9. ♜ E 4 — D 5 +.	9. Mat.		

(1) Les noirs sont forcés de jouer le pion de la tour.
(2) Si le roi noir changeait de place, il serait bientôt mat par la tour de la reine.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Maintenant, c'est partout qu'on voit des femmes sans esprit mener des hommes pleins d'esprit par le nez.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoi-Dvor, 22 — F. BELIZARD et C^e, éditeur de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez FUSTIDE et chez DEBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.